

LETTRES
PORTUGAISES
TRADVITES
EN FRANCOIS.

5



PARIS,

Chez CLAYDE BARBIN, au
Palais, sur le second Perron
de la sainte Chapelle.

M. DC. LXIX.

Avec Privilege du Roy.

Lettres portugaises traduites en françois

Mariana Alcoforado (attribution contestée), ou Gabriel de
Guilleragues (auteur présumé)



Claude Barbin, Paris, 1669

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

LETTRES
PORTUGAISES
TRADVITES
EN FRANÇOIS.



A PARIS,
Chez CLAVDE BARBIN, au
Palais, sur le second Perron
de la sainte Chapelle.

M. DC. LXIX.
Avec Privilege du Roy.

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Au lecteur](#)

[Première lettre](#)

[Deuxième lettre](#)

[Troisième lettre](#)

[Quatrième lettre](#)

[Cinquième lettre](#)

[Extrait du privilège du Roy.](#)



AV LECTEUR.

 *'AY trouué les moyens avec beaucoup de soin & de peine, de recouurer vne copie correcte de la traduction de cinq Lettres Portugaises, qui ont esté ecrites à vn Gentilhomme de qualité, qui seruoit en Portugal. I'ay veu tous ceux qui se connoissent en sentimens, ou les loïer, ou les chercher avec tant d'empressement, que j'ay crû que ie leur ferois vn singulier plaisir de les imprimer. Je ne sçay point le nom de celuy auquel on les a ecrites, ny de celuy qui en a fait la traduction, mais il m'a semblé que ie ne deuois pas leur déplaire en les rendant publiques. Il est difficile quelles n'eussent, enfin, parû avec des fautes d'impression qui les eussent défigurées.*



PREMIERE LETTRE.

CONSIDERE, mon
amour, jusqu'à quel excez
tu as manqué de
preuoyance. Ah mal-
heureux ! tu as esté trahy, & tu
m'as trahie par des esperances
trompeuses.

Vne passion sur laquelle tu auois
fait tant de projets de plaisirs, ne te
cause presentement qu'un mortel
desespoir, qui ne peut estre
comparé qu'à la cruauté de
l'absence, qui le cause. Quoi ?
cette absence, à laquelle ma
douleur, toute ingenieuse qu'elle
est, ne peut donner un nom assez
funeste, me priera donc pour
tôujours de regarder ces yeux,
dans lesquels je voyois tât
d'amour, & qui me faisoient
connoître des mouuemens, qui me
combloient de joie, qui me
tenoient lieu de toutes choses, &

qui enfin me suffisoient ? Helas !
les miens sont priuez de la seule
lumiere, qui les animoit, il ne leur
reste que des larmes & je ne les ay
employez à aucun vſage, qu'à
pleurer ſans ceſſe, depuis que
j'appris que vous eſtiez enfin
reſolu à vn éloignement, qui m'eſt
ſi inſupportable, qu'il me fera
mourir en peu de temps.
Cependant il me ſemble que j'ay
quelque attachement pour des
malheurs, dont vous eſtes la ſeule
cauſe : Je vous ay deſtiné ma vie
auſſi-toſt que je vous ay veu ; & je
ſens quelque plaiſir en vous la
ſacrifiant. L'enuoye mille fois le
jour mes ſoupirs vers vous, ils
vous cherchent en tous lieux, & ils
ne me rapportent pour toute
recompenſe de tant d'inquietudes,
qu'un aduertiffement trop ſincere,
que me dõne ma mauuaiſe fortune,
qui a la cruauté de ne ſouffrir pas,
que je me flatte, & qui me dit à
tous momens ; Ceſſe, ceſſe
Mariane infortunée de te conſumer
vainement : & de chercher vn
Amant que tu ne verras jamais ;
qui a paſſé les Mers pour te fuir,
qui eſt en France au milieu des
plaiſirs, qui ne penſe pas vn ſeul
moment à tes douleurs, & qui te
diſpenſe de tous ces tranſports,
deſquels il ne te ſçait aucun gré ?
mais non, je ne puis me reſoudre à

juger si injurieusement de vous, & je suis trop intéressée à vous justifier : Je ne veux point m'imaginer que vous m'avez oubliée. Ne suis-je pas assez malheureuse sans me tourmenter par de faux soupçons ? Et pourquoy ferois-je des efforts pour ne me plus souvenir de tous les soins, que vous avez pris de me témoigner de l'amour ? I'ay esté si charmée de tous ces soins, que je serois bien ingrate, si je ne vous aymois avec les mêmes emportemens, que ma Passion me donnoit, quand je jouïssois des témoignages de la vostre. Comment se peut-il faire que les souvenirs des momens si agreables, soient devenus si cruels ? & faut-il que contre leur nature, ils ne servent qu'à tyranniser mon cœur ? Helas ! vostre derniere lettre le reduisit en vn estrange état : il eut des mouuemens si sensibles qu'il fit, ce semble, des efforts, pour se separer de moy, & pour vous aller trouver : Je fus si accablée de toutes ces émotions violentes, que je demeuray plus de trois heures abandonnée de tous mes sens : je me défendis de reuenir à vne vie que je dois perdre pour vous : puis que je ne puis la cōseruer pour vous, je reuis enfin, malgré moy la

lumiere, je me flatois de sentir que je mourois d'amour ; & d'ailleurs j'estois bien-aïse de n'estre plus exposée à voir mon cœur déchiré par la douleur de vostre absence. Apres ces accidens, j'ay eu beaucoup de differêtes indispositions : mais, puis-je jamais estre sans maux, tant que je ne vous verray pas ? Je les supporte cependant sans murmurer, puis qu'ils viennent de vous. Quoy ? est-ce là la recompense, que vous me donnez, pour vous auoir si tendrement aymé ? Mais il n'importe, je suis resoluë à vous adorer toute ma vie, & à ne voir jamais personne ; & je vous assure que vous ferez bien aussi de n'aymer personne. Pourriez vous estre content d'une Passion moins ardente que la mienne ? Vous trouuerez, peut-estre, plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois, que j'estois assez belle) mais vous ne trouuerez jamais tant d'amour, & tout le reste n'est rien. Ne remplissez plus vos lettres de choses inutiles, & ne m'escruez plus de me souuenir de vous ? Je ne puis vous oublier, & je n'oublie pas aussi, que vous m'avez fait esperer, que vous viëdriez passer quelque temps avec moy. Helas ! pourquoy n'y voulez vous pas passer toute vostre vie ? S'il

m'estoit possible de sortir de ce malheureux Cloistre, je n'attendrois pas en Portugal l'effet de vos promesses : j'irois, sans garder aucune mesure, vous chercher, vous suiure, & vous aimer par tout le monde : je n'ose me flater que cela puisse estre, je ne veux point nourrir vne esperance, qui me donneroit assurement quelque plaisir, & je ne veux plus estre sensible qu'aux douleurs. I'auouë cependant que l'occasion, que mon frere m'a donnée de vous escrire, a surpris en moy quelques mouuemens de joye, & qu'elle a suspendu pour vn moment le desespoir, où je suis. Je vous coniure de me dire, pourquoy vous vous estes attaché à m'enchanter, comme vous avez fait, puisque vous sçauiez bien que vous deuiez m'abandonner ? Et pourquoy avez-vous esté si acharné à me rendre malheureuse ? que ne me laissiez vous en repos dans mon Cloistre ? vous auois-je fait quelque iniure ? Mais ie vous demande pardon : ie ne vous impute rien : ie ne suis pas en estat de penser à ma vengeance, & i'accuse seulement la rigueur de mon Destin. Il me semble quen nous separant, il nous a fait tout le mal, que nous pouuions craindre ; il ne sçauroit separer nos cœurs ;

l'amour qui est plus puissant que
luy, les a vnis pour toute nostre
vie. Si vous prenez quelque
intereſt à la mienne, eſcriuez moy
ſouuent. Ie merite bien que vous
preniez quelque ſoin de
m'apprendre l'eſtat de voſtre cœur,
& de voſtre fortune, ſur tout venez,
me voir. Adieu, ie ne puis quitter
ce papier, il tombera entre vos
mains, ie voudrois bien auoir le
meſme bon-heur : Helas ! inſenſée
que ie ſuis, ie m'apperçois bien
que cela n'eſt pas poſſible. Adieu,
ie n'en puis plus. Adieu, ayez
moy toûjours ; & faites moy
ſouffrir encore plus de maux.





SECONDE

LETTRE.

 L me semble que je fais le plus grãd tort du monde aux sentimẽs de mon cœur, de tafcher de vous les faire connoître en les écriuant : que je serois heureuse, si vous en pouuiez biẽ iuger par la violence des vostres ! mais ie ne dois pas m'en rapporter à vous, & ie ne puis m'empescher de vous dire, bien moins vivement, que je ne le sens, que vous ne devriez pas me maltraitter, comme vous faites, par vn oubly, qui me met au desespoir, & qui est mesme honteux pour vous ; il est bien iuste au moins, que vous souffriez que ie me plaigne des malheurs, que i'auois bien preueus, quand ie vous vis resolu de me quitter ; ie connois bien que ie me suis abusée, lorsque i'ay pensé, que vous auriez vn procedé

de meilleure foy, qu'on n'a accoustumé d'auoir, parce que l'excez de mon amour me mettoit, ce semble, au dessus de toutes sortes de soupçons, & qu'il meritoit plus de fidelité, qu'on n'en trouue d'ordinaire : mais la dispositiõ, que vous auez à me trahir, l'emporte enfin sur la justice, que vous deuez à tout ce que i'ay fait pour vous, ie ne laisserois pas d'estre bien malheureuse, si vous ne m'aymiez, que parce que ie vous ayme, & ie voudrois tout deuoir à vostre seule inclination ; mais ie suis si éloignée d'estre en cet estat, que ie n'ay pas receu vne seule lettre de vous depuis six mois : j'attribuë tout ce mal-heur à l'aueuglement, avec lequel ie me suis abandonnée à m'attacher à vous : ne deuois-je pas preuoir que mes plaisirs finiroient plûtoſt que mon amour ? pouuois-ie esperer, que vous demeureriez toute vostre vie en Portugal, & que vous renonceriez à vostre fortune & à vostre Pays, pour ne penser qu'à moy ? mes douleurs ne peuuent receuoir aucun soulagement, & le souuenir de mes plaisirs me comble de desespoir : Quoy ! tous mes desirs seront donc inutiles, & ie ne vous verray iamais en ma chambre avec toute l'ardeur, & tout

l'emportement, que vous me failliez voir ? mais hélas ! je m'abuse, & je ne connois que trop, que tous les mouuemens, qui occupoient ma teste, & mon cœur, n'estoient excitez en vous, que par quelques plaisirs, & qu'ils finissoient aussi-tost qu'eux ; il falloit que dans ces momens trop heureux j'appellasse ma raison à mon secours pour moderer l'excez funeste de mes delices, & pour m'annoncer tout ce que ie souffre presentement : mais ie me donnois toute à vous, & ie n'estois pas en estat de penser à ce qui eût pû empoisonner ma ioye, & m'empescher de iouïr pleinement des témoignages ardens de vostre passion ; ie m'apperceuois trop agreablement que i'estois avec vous pour penser que vous seriez vn iour éloigné de moy : ie me souuiens pourtant de vous auoir dit quelquefois que vous me rendriez malheureuse : mais ces frayeurs estoient bien-tost dissipées, & ie prenois plaisir à vous les sacrifier, & à m'abandonner à l'enchantement, & à la mauuaise foy de vos protestations : ie voy bien le remede à tous mes maux, & i'en serois bien-tost déliurée si ie ne vous aymois plus : mais, hélas ! quel remede ; non i'ayme mieux souffrir encore dauantage, que

vous oublier. Helas ! cela dépend
il de moy ? Je ne puis me
reprocher d'avoir souhaité vn seul
moment de ne vous plus aymer :
vous estes plus à plaindre ; que je
ne suis, & il vaut mieux souffrir
tout ce que je souffre, que de ioür
des plaisirs languissans, que vous
donnent vos Maitresses de France :
ie n'enuie point vostre
indifference, & vous me faites
pitié : Je vous défie de m'oublier
entièrement : Je me flatte de vous
avoir mis en estat de n'avoir sans
moy, que des plaisirs imparfaits, &
ie suis plus heureuse que vous,
puisque ie suis plus occupée. L'on
m'a fait depuis peu Portiere en ce
Conuent : tous ceux qui me
parlent, croient que ie suis fole, ie
ne sçay ce que ie leur répons : Et il
faut que les Religieuses soyent
aussi insensées que moy, pour
m'avoir crû capable de quelque
soin. Ah ! i'enuie le bon-heur
d'Emanuel, & de
Francisque ; pourquoy
ne suis-je pas
incessamment avec
vous, comme eux ? ie
vous aurois suiuy, & ie
vous aurois assurément seruy de
meilleur cœur, ie ne souhaite rien
en ce mōde, que vous voir ; au
moins souvenez vous de moy ? ie
me contente de vostre souvenir :

Deux petits laquais Portugais.

mais ie n'ose m'en asseurer ; ie ne
bornois pas mes esperances à
vostre souuenir, quãd ie vous
voyois tous les iours : mais vous
m'auez bien appris, qu'il faut que ie
me soumette à tout ce que vous
voudrez : cependãt je ne me repẽs
point de vous auoir adoré, ie suis
bien-aïse, que vous m'ayez
seduite : vostre absence rigoureuse,
& peut-estre éternelle, ne diminuë
en rien l'emportement de mon
amour : ie veux que tout le monde
le sçache, ie n'en fais point vn
mystere, & ie suis rauie d'auoir fait
tout ce que i'ay fait pour vous
contre toute sorte de bien-seance :
ie ne mets plus mon honneur, &
ma religion qu'à vous aymer
éperduëment toute ma vie, puisque
i'ay commencé à vous aymer : ie
ne vous dis point toutes ces
choses, pour vous obliger à
m'escire. Ah ! ne vous
contraignez point, ie ne veux de
vous, que ce qui viendra de vostre
mouuement, & ie refuse tous les
témoignages de vostre amour, dont
vous pourriez vous empescher :
j'auray du plaisir à vous excuser,
parce que vous aurez, peut-estre,
du plaisir à ne pas prendre la peine
de m'écire : & ie sens vne
profonde disposition à vous
pardonner toutes vos fautes. Vn
Officier François a eu la charité de

me parler ce matin plus de trois heures de vous, il m'a dit que la paix de France, estoit faite : si cela est, ne pourriez vous pas me venir voir, & m'emmener en Frãce ? Mais ie ne le merite pas, faites tout ce qu'il vous plaira, mon amour ne depend plus de la maniere, dont vous me traiterez ; depuis que vous estes party, je n'ay pas eu vn seul moment de santé, & je n'ay aucun plaisir qu'en nomment vostre n  mille fois le iour ; quelques Religieuses, qui s auent l'estat deplorable, où vous m'auez plong e, me parlent de vous fort souuent : je sors le moins qu'il m'est possible de ma chambre, où vous estes venu tant de fois, & ie regarde sans cesse v tre portrait, qui m'est mille fois plus cher que ma vie, il me donne quelque plaisir : mais il me donne aussi bien de la douleur, lors que ie pense que ie ne vous reuerray, peut-estre jamais ; pourquoy faut-il qu'il soit possible que ie ne vous verray, peut-estre, iamais ? M'auez vous pour toujours abandonn e ? Je suis au desespoir, vostre pauvre Mariane n'en peut plus, elle s' uano it en finissant cette Lettre. Adieu, adieu, ayez pitié de moy.



TROISIEME

LETTRE.



V'est-ce que je
deuiendray, & qu'est-ce
que vous voulez que ie
fasse ? Le me trouue bien
éloignée de tout ce que j'auois
preueu : I'esperois que vous
m'écririez de tous les endroits, où
vous passeriez, & que vos lettres
seroient fort longues ; que vous
soustiëndrez ma Passion par
l'esperance de vous reuoir, qu'une
entiere confiance en vostre fidelité
me donneroit quelque sorte de
repos, & que ie demeurerois
cependant dans vn estat assez
supportable sans d'extrêmes
douleurs : j'auois mesme pensê à
quelques foibles projets de faire
tous les efforts, dont ie serois
capable, pour me guerir, si ie
pouuois connoistre bien
certainement que vous m'eussiez

tout a fait oubliée ; vostre éloignement, quelques mouuemens de deuotiõ ; la crainte de ruiner entierement le reste de ma santé par tant de veilles, & par tant d'inquietudes ; le peu d'apparence de vostre retour : la froideur de vostre Passion, & de vos derniers adieux ; vostre depart, fondé sur d'assez meschâs pretextes, & mille autres raisons, qui ne sont que trop bonnes, & que trop inutiles, sembloient me promettre vn secours assez assuré, s'il me deuenoit necessaire : n'ayant enfin à combattre que contre moy mesme, ie ne pouuois jamais me défier de toutes mes foibleffes, ny apprehender tout ce que ie souffre aujourd'hui. Helas ! que ie suis à plaindre, de ne partager pas mes douleurs avec vous, & d'estre toute seule malheureuse : cette pensée me tuë, & je meurs de frayeur, que vous n'ayez iamais esté extrêmement sensible à tous nos plaisirs : Oüy, ie connois presentement la mauuaise foy de tous vos mouuemens : vous m'avez trahie toutes les fois, que vous m'avez dit, que vous estiez rauy d'estre seul avec moy ; ie ne dois qu'a mes importunez vos empressements, & vos transports : vous auiez fait de sens froid vn dessein de m'enflamer, vous

n'avez regardé ma Passion que comme vne victoire, & vostre cœur n'en a jamais esté profondement touché, n'estes vous pas bien malheureux, & n'avez vous pas bien peu de delicatesse, de n'auoir sçeu profiter qu'en cette maniere de mes emportemens ? Et comment est-il possible qu'avec tant d'amour ie n'aye pû vous rendre tout a fait heureux ? ie regrette pour l'amour de vous seulement les plaisirs infinis, que vous avez perdus : faut-il que vous n'ayez pas voulu en ioüir ? Ah ! si vous les cõnoissiez, vous trouueriez sans doute qu'ils sont plus sensibles, que celui de m'auoir abusée, & vous auriez esprouué, qu'on est beaucoup plus heureux, & qu'on sent quelque chose de bien plus touchant, quand on ayme violamment, que lors qu'on est aymé. Je ne sçay, ny ce que ie suis, ny ce que ie fais, ny ce que ie desîre : ie suis deschirée par mille mouuemens contraires : Peut-on s'imaginer vn estat si déplorable ? Je vous ayme éperduëment, & ie vous mesnage assez pour n'oser, peut-estre, souhaiter que vous soyez agité des mesmes transports : ie me tuërois, ou ie mourrois de douleur sans me tuër, si j'estois asseurée que vous n'avez jamais aucun repos, que

vostre vie n'est que trouble, & qu'agitation, que vous pleurez sans cesse, & que tout vous est odieux ; je ne puis suffire à mes maux, comment pourrois-je supporter la douleur, que me donneroient les vostres, qui me seroient mille fois plus sensibles ? Cependant ie ne puis aussi me résoudre à desirer que vous ne pensiez point à moy ; & à vous parler sincèrement, ie suis jalouse avec fureur de tout ce qui vous donne de la joye, & qui touche vostre cœur, & vostre goust en France. Je ne sçay pourquoy ie vous écris, ie voy bien que vous aurez seulement pitié de moy, & ie ne veux point de vostre pitié ; j'ay bien du depit cōtre moy-mesme, quand ie fais reflexion sur tout ce que ie vous ay sacrifié : j'ay perdu ma reputation, je me suis exposée à la fureur de mes parents, à la feuerité des loix de ce Païs contre les Religieuses, & à vostre ingratitude, qui me paroist le plus grand de tous les malheurs : cependant je sens bien que mes remors ne sont pas veritables, que ie voudrois du meilleur de mon cœur, auoir couru pour l'amour de vous de plus grans dangers, & que i'ay vn plaisir funeste d'auoir hazardé ma vie & mō honneur, tout ce que i'ay de plus precieux, ne deuoit-il pas estre en vostre

disposition ? Et ne dois-je pas estre bien aise de l'auoir employé, comme i'ay fait : il me semble mesme que ie ne suis gueres contente ny de mes douleurs, ny de l'excez de mon amour, quoi que ie ne puisse, hélas ! me flater assez pour être contente de vous ; je vis, infidelle que ie suis, & ie fais autant de choses pour conferuer ma vie, que pour la perdre. Ah ! j'en meurs de honte : mon desespoir n'est donc que dans mes Lettres ? Si je vous aimois autant que ie vous l'ay dit mille fois, ne ferois-je pas morte, il y a long-temps ? Je vous ay trompé, c'est à vous à vous plaindre de moy : Hélas ! pourquoy ne vous en plaignez vous pas ? Je vous ay veu partir, ie ne puis esperer de vous voir iamais de retour, & ie respire cependant : ie vous ay trahy, ie vous en demande pardon : mais ne me l'accordez pas ? Traitez moy seueremēt ? Ne trouuez point que mes sentimens soient assez violens ? Soyez plus difficile à contēter ? Mandez moy que vo⁹ voulez que ie meure d'amour pour vous ? Et ie vous conjure de me donner ce secours, afin que ie surmonte la foiblesse de mon sexe, & que ie finisse toutes mes irresolutions par vn veritable

desespoir ; vne fin tragique vo⁹
obligerait sans doute à penser
souvent à moy, ma memoire vous
seroit chere, & vous seriez, peut-
estre, sensiblement touché d'une
mort extraordinaire, ne vaut-elle
pas mieux que l'estat, où vous
m'avez reduite ? Adieu, ie
voudrois bien ne vous auoir iamais
veu. Ah ! ie sens viuement la
fausseté de ce sentiment, & ie
connois dans le moment que ie
vous écris, que j'aime bien mieux
estre malheureuse en vo⁹ aimant,
que de ne vous auoir iamais veu ;
je consens donc sans murmure à
ma mauuaise destinée, puisque
vous n'avez pas voulu la rendre
meilleure. Adieu, promettez moy
de me regretter tendrement, si ie
meurs de douleur, & qu'au moins
la violence de ma Passion vous
donne du dégoust & de
l'éloignement pour toutes choses ;
cette consolation me suffira, & s'il
faut que ie vous abandonne pour
tôujours, ie voudrois bien ne vous
laisser pas à vne autre. Ne seriez
vous pas bien cruel de vous servir
de mon desespoir, pour vous
rendre plus aimable, & pour faire
voir, que vous avez donné la plus
grande Passion du monde ? Adieu
encore vne fois, ie vous écris des
lettres trop longues, je n'ay pas

assez d'égard pour vous, ie vous en
demande pardon, & j'ose esperer
que vous aurez quelque
indulgence pour vne pauvre
insensée, qui ne l'estoit pas,
comme vous sçavez, auant qu'elle
vous aimât. Adieu, il me semble
que ie vous parle trop souuent de
l'estat insupportable où ie suis :
cependant ie vous remercie dans le
fonds de mon cœur du desespoir,
que vous me causez, & ie deteste la
tranquillité, où j'ay vescu, auant
que je vous connusse. Adieu, ma
Passion augmente à châque
moment. Ah ! que j'ay de choses à
vous dire.





QUATRIESME

LETTRE.



Ostre Lieutenant vient de me dire, qu'une tempeste vous a obligé de relascher au Royaume d'Algarne : je crains que vous n'ayez beaucoup souffert sur la mer, & cette apprehension m'a tellement occupée ; que je n'ay plus pensé à tous mes maux, estes vous bien persuadé que vostre Lieutenant prenne plus de part que moy à tout ce qui vous arriue ? Pourquoi en est-il mieux informé, & enfin pourquoi ne m'auez-vous point écrit ? Je suis bien malheureuse, si vous n'en aués trouué aucune occasion depuis vostre depart, & ie la suis bien dauantage, si vous en aués trouué sans m'écrire ; vostre injustice & vostre ingratitude sont extrêmes : mais ie serois au desespoir, si elles vous attiroient

quelque malheur, & j'aime beaucoup mieux qu'elles demeurent sans punition, que si j'en estois vangée : je résiste à toutes les apparences, qui me deuroient persuader, que vous ne m'aimés gueres, & ie sens bien plus de disposition à m'abandonner aveuglement à ma Passion, qu'aux raisons, que vo⁹ me donnez de me plaindre de vostre peu de soin : que vous m'auriés épargné d'inquietudes, si vostre procédé eust esté aussi languissant les premiers jours, que je vous vis, qu'il m'a parû depuis quelque temps ! mais qui n'auroit esté abusée, comme moy, par tant d'empressement, & à qui n'eussent-ils paru sinceres ? Qu'on a de peine à se résoudre à soupçonner longtemps la bonne foy de ceux qu'on aime ! ie voy bien que la moindre excuse vous suffit, & sans que vous preniez le soin de m'en faire, l'amour que i'ay pour vous, vous sert si fidelemêt, que ie ne puis consentir à vo⁹ trouver coupable, que pour joüir du sensible plaisir de vous justifier moy-même. Vous m'avez confoimée par vos assidueitez, vous m'avez enflammée par vos transports, vo⁹ m'avez charmée par vos complaisances, vous

m'auez affeurée par vos sermens, mon inclinatioñ violente m'a seduite, & les fuites de ces commencemēs si agreables, & si heureux ne sont que des larmes, que des soupirs, & qu'une mort funeste, sans que ie puisse y porter aucun remede. Il est vray que i'ay eu des plaisirs bien surprenans en vous aimant : mais ils me coustent d'estranges douleurs, & tous les mouuemēs, que vous me causez, sont extrêmes. Si i'auois résisté avec opiniâtreté à vostre amour, si je vous auois donné quelque sujet de chagrin, & de jalousie pour vous enflamer davantage, si vous auiez remarqué quelque mesnagement artificieux dans ma conduite, si i'auois enfin voulu opposer ma raison à l'inclination naturelle que j'ay pour vous, dont vo⁹ me fistes bien-tost appercevoir (quoy que mes efforts eussent esté sans doute inutiles) vous pourriez me punir seuerement, & vous seruir de vostre pouuoir : mais vous me parustes aimable, auant que vous m'eussiez dit, que vous m'aimiez, vous me témoignastes une grande Passion, j'en fûs rauie, & ie m'abandonnay à vous aimer éperduement, vous n'estiés point aueuglé, comme moy, pourquoy aués vo⁹ donc souffert que ie

deuinſſe en l'eſtat où ie me trouue ? qu'eſt-ce que vous vouliez faire de tous mes emportemens, qui ne pouuoient vous eſtre que tres-importuns ? Vous ſçauez bien que vous ne ſeriez pas toûjours en Portugal, & pourquoy m'y aués vous voulu choiſir pour me rendre ſi malheureuſe, vous euſſiés trouué ſans doute en ce Païs quelque femme qui euſt eſté plus belle, avec laquelle vous euſſiés eu autant de plaifir, puisſque vous n'en cherchiés que de groſſiers, qui vo⁹ eut fidelement aimé auſſi long-temps qu'elle vous eut veu, que le temps euſt pû conſoler de voſtre abſence, & que vous auriés pû quitter ſans perfidie, & ſans cruauté : ce procedé eſt biẽ plus d'un Tyran, attaché à perſecuter, que d'un Amant, qui ne doit penſer qu'à plaire ; Helas ! Pourquoy exercés vous tant de rigueur ſur un cœur, qui eſt à vous ? Je voy bien que vous eſtes auſſi facile à vous laiſſer perſuader contre moy, que ie l'ay eſté à me laiſſer perſuader en voſtre faueur ; j'aurois reſiſté, ſans auoir beſoin de tout mon amour, & ſans m'appercevoir que j'euſſe rien fait d'extraordinaire, à de plus grandes raiſons, que ne peuuẽt eſtre celles, qui vo⁹ ont obligé à

me quitter : elles m'eussent parû bien foibles, & il n'y en a point, qui eussent jamais pû m'arracher d'aupres de vous : mais vous aués voulu profiter des pretextes, que vous aués trouués de retourner en Frâce ; vn vaisseau partoît, que ne le laissiés vous partir ? vostre famille vous auoit escrit, ne sçaués vous pas toutes les persecutions, que j'ay souffertes de la mienne ? Vostre hõneur vous engageoit à m'abandonner, ay-je pris quelque soin du mien ? Vous estiés obligè d'aller servir vostre Roy, si tout ce qu'on dit de luy, est vray, il n'a aucun besoin de vostre secours, & il vous auroit excusé ; j'eusse esté trop heureuse, si nous auions passé notre vie ensemble : mais puisqu'il falloit qu'une absence cruelle nous separât, il me semble que je dois estre bien aise de n'auoir pas esté infidele, & ie ne voudrois pas pour toutes les choses du mõde, auoir commis vne action si noire : Quoy ! vous auez connu le fonds de mon cœur, & de ma tendresse, & vous auez pû vous resoudre à me laisser pour iamais, & à m'exposer aux frayeurs, que ie dois auoir, que vous ne vous souuenez plus de moy, que pour me sacrifier à vne nouvelle Passion ? Le voy bien que ie vous aime, comme vne folle : cependant

ie ne me plains point de toute la violence des mouuemens de mō cœur, ie m'accoustume à les persecutions, & ie ne pourrois viure sans vn plaisir, que ie descouure, & dont ie jouïs en vous aimât au milieu de mille douleurs : mais ie suis sans cesse persecutée avec vn extrême desagrémēt par la haine, & par le dégoust que j'ay pour toutes choses ; ma famille, mes amis & ce Conuent me sont insupportables ; tout ce que ie suis obligée de voir, & tout ce qu'il faut que ie fasse de toute necessité, m'est odieux : je suis si jalouse de ma Passion, qu'il me semble que toutes mes actions, & que tous mes devoirs vous regardent : Oüy, ie fais quelque scrupule, si ie n'employe tous les momens de ma vie pour vous ; que ferois-je, hélas ! sans tant de haine, & sans tant d'amour, qui remplissent mon cœur ? Pourrois-je surviure à ce qui m'occupe incessamment, pour mener vne vie tranquille & languissante ? Ce vuide & cette insensibilité ne peuvent me conuenir. Tout le monde s'est apperceu du changement entier de mon humeur, de mes manieres, & de ma persōne, ma Mere m'en a parlé avec aigreur, & ensuite avec quelque bonté, ie ne sçay ce que ie luy ay répondu, il me semble que

ie luy ay tout auoüé. Les Religieuses les plus seueres ont pitié de l'estat, où je suis, il leur donne mesme quelque consideration, & quelque menagemēt pour moy ; tout le monde est touché de mon amour. & vo⁹ demeurez dans vne profonde indifferance, sans m'escrire, que des lettres froides ; pleines de redites ; la moitié du papier n'est pas remply, & il paroist grossierement que vous mourez d'enuie de les auoir acheuées. Dona Brites me perfecuta ces jours passez pour me faire sortir de ma chambre, & croyant me diuertir, elle me mena promener sur le Balcon, d'où l'on voit Mertola, je la suiuis, & je fûs aussi-tost frappée d'un souuenir cruel, qui me fit pleurer tout le reste du jour : elle me ramena, & ie me jettay sur mon lict, où ie fis mille reflexions sur le peu d'apparence, que ie voy de guerir jamais : ce qu'on fait pour me soulager, aigrit ma douleur, & ie trouue dans les remedes mesmes des raisons particulieres de m'affliger : je vous ay veu souuent passer en ce lieu avec vn air, qui me charmoit, & j'estois sur ce Balcon le jour fatal, que ie cōmençay à sentir les premiers

effets de ma Passion malheureuse :
il me sembla que vous vouliez me
plaire, quoy que vous ne me
connussiez pas : je me persuaday
que vous m'auiez remarquée entre
toutes celles, qui estoient avec
moy, ie m'imaginay que lors que
vous vous arrestiez, vous estiez
bien aise, que ie vous visse mieux,
& i'admirasse vostre adresse, &
vostre bonne grace, lors que vous
poussiez vôte cheual, i'estois
surprise de quelque frayeur, lors
que vous le faisiez passer dans vn
endroit difficile : enfin je
m'interessois secrettement à toutes
vos actions, je sentoie bien que
vous ne m'estiez point indifferent,
& ie prenois pour moy tout ce que
vous faisiez : vous ne connoissez
que trop les suites de ces
commencemens, & quoy que ie
n'aye rien à mefnager, ie ne dois
pas vous les escrire, de crainte de
vous rendre plus coupable, s'il est
possible que vous ne l'estes, &
d'auoir à me reprocher tant
d'efforts inutiles pour vous obliger
à m'estre fidele, vous ne le ferez
point : Puis-je esperer de mes
lettres, & de mes reproches ce que
mon amour & mon
abandonnement n'ont pû sur vostre
ingratitude ? Ie suis trop asseurée
de mon malheur, vostre procedé
injuste ne me laisse pas la moindre

raison d'en douter, & ie dois tout apprehender, puisque vous m'avez abandonnée. N'aurez vous de charmes que pour moy, & ne paroistrez vous pas agreable à d'autres yeux ? Je croy que ie ne seray pas fâchée que les sentimens des autres iustificient les miens en quelque façon, & ie voudrois que toutes les femmes de France vous trouuassent aimable, qu'aucune ne vous aimât, & qu'aucune ne vous plût : ce projet est ridicule, & impossible : neantmoins j'ay assez éprouué que vous n'estes gueres capable d'un grand entestement, & que vous pourrez bien m'oublier sans aucun secours, & sans y estre contraint par vne nouvelle Passion : peut-estre, voudrois-je que vous eussiez quelque pretexte raisonnable ? Il est vray, que ie serois plus malheureuse, mais vous ne seriez pas si coupable : je voy bien que vous demeurerez en France sans de grands plaisirs, avec vne entiere liberté ; la fatigue d'un long voyage, quelque petite bien-seance, & la crainte de ne répondre pas à mes transports, vous retiennent : Ah ! ne m'apprehendez point ? Je me contenteray de vous voir de temps en temps, & de sçauoir seulement que no⁹ sommes en mesme lieu :

mais ie me flatte, peut-estre, & vous ferez plus touché de la rigueur & de la feuerité d'une autre, que vous ne l'auez esté de mes faueurs ; est-il possible que vous serez enflammé par de mauuais traitemens ? Mais auant que de vous engager dans vne grande Passion, pensez bien à l'excez de mes douleurs, à l'incertitude de mes projets, à la diuersité de mes mouuemens, à l'extrauagance de mes Lettres, à mes confiances, à mes desespoirs, à mes souhaits, à ma jalousie ? Ah ! vous allez vous rendre malheureux ; je vous conjure de profiter de l'estat où ie suis, & qu'au moins ce que ie souffre pour vous, ne vous soit pas inutile ? Vous me fîtes, il y a cinq ou six mois vne fascheuse confidëce, & vo⁹ m'auoüâtes de trop bonne foy, que vous auiez aimé vne Dame en vostre Païs : si elle vous empesche de reuenir, mãdez-le moy sans ménagement ? afin que ie ne languisse plus ; quelque reste d'esperance me soustiët encore, & ie seray bien aise (si elle ne doit auoir aucune suite) de la perdre tout à fait, & de me perdre moy-mesme ; enuoyez moy son portrait avec quelqu'une de ses Lettres ? Et escriuez moy tout ce qu'elle vous

dit ? I'y trouuerois, peut-estre, des raisons de me consoler, ou de m'affliger dauantage, ie ne puis demeurer plus long-temps dās l'estat où ie suis, & il n'y a point de chāgement, qui ne me soit fauorable : Je voudrois aussi auoir le portrait de vostre frere & de vostre Belle-sœur : tout ce qui vous est quelque chose, m'est fort cher, & ie suis entierement deuouée à ce qui vous touche : je ne me suis laissé aucune disposition de moy-mesme ; Il y a des momens, où il me semble que j'aurois assez de soumission pour seruir celle, que vous aimez ; vos mauuais traitemēs, & vos mépris m'ont tellement abatuë, que ie n'ose quelque fois penser seulement, qu'il me semble que ie pourrois estre jalouse sans vous déplaire, & que ie croy auoir le plus grand tort du monde de vous faire des reproches : je suis souuent conuaincuë, que ie ne dois point vous faire voir avec fureur, comme ie fais, des sentimens, que vo⁹ defauoüez. Il y a long-temps qu'un Officier attend vostre Lettre, i'auois resolu de l'escire d'une maniere à vo⁹ la faire receuoir sans dégoust : mais elle est trop extrauagante, il faut la finir : Helas ! il n'est pas en mon pouuoir

de m'y refoudre, il me semble que je vous parle, quand ie vous eſcris, & que vous m'eſtes vn peu plus preſent ; La premiere ne ſera pas ſi longue, ny ſi importune, vous pourrez l'ouurir & la lire ſur l'aſſurance, que ie vous donne, il eſt vray que ie ne dois point vous parler d'une paſſion, qui vous déplaist, & ie ne vous en parleray plus. Il y aura vn an dans peu de jours que ie m'abandonnay toute à vous ſans ménagement : voſtre Paſſion me paroifſoit fort ardente, & fort ſincere, & ie n'euffe jamais penſé que mes faueurs vo⁹ euſſent aſſez rebuté, pour vous obliger à faire cinq cens lieuës, & à vous expoſer à des naufrages, pour vo⁹ en éloigner ; perſonne ne m'eſtoit redeuable d'un pareil traitement : vous pouuez vous ſouuenir de ma pudeur, de ma confuſion & de mon deſordre, mais vous ne vous ſouuenez pas de ce qui vous engageroit à m'aimer malgré vous. L'Officier, qui doit vous porter cette Lettre, me mande pour la quatrième fois, qu'il veut partir, qu'il eſt preſſant, il abandonne ſans doute quelque malheureuſe en ce Païs. Adieu, j'ay plus de peine à finir ma Lettre, que vo⁹ n'en auez eu à me quitter, peut-eſtre, pour toujours. Adieu, ie n'oſe vous

donner mille noms de tendresse, ny
m'abandonner sans cōtrainte à tous
mes mouuemens : ie vo⁹ aime
mille fois plus que ma vie, & mille
fois plus que ie ne pense ; que
vous m'estes cher ! & que vous
m'estes cruel ! vous ne m'escrivez
point, ie n'ay pû m'empescher de
vo⁹ dire encore cela ; je vay
recommencer, & l'Officier
partira ; qu'importe, qu'il parte,
j'écris plus pour moy, que pour
vous, ie ne cherche qu'à me
soulager, aussi bien la longueur de
ma lettre vous fera peur, vous ne
la lirez point, qu'est-ce que j'ay
fait pour estre si malheureuse ? Et
pourquoy auez vous empoisonné
ma vie ? Que ne suis-je née en vn
autre Païs. Adieu, pardonnez
moy ? Je n'ose plus vous prier de
m'aimer ; voyez où mon destin
m'a reduite ?
Adieu.



CINQUIESME

LETTRE.



E vous écris pour la dernière fois, & j'espère vous faire connoître par la différence des termes, & de la manière de cette Lettre, que vous m'avez enfin persuadée que vous ne m'aymiez plus, & qu'ainsi je ne dois plus vous aymer : Je vous r'enuoyeray donc par la première voye tout ce qui me reste encore de vous : Ne craignez pas que je vous écriue ; je ne mettray pas même vostre nom audessus du paquet ; j'ay chargé de tout ce détail Dona Brites, que j'auois accoustumée à des confidences bien éloignées de celle-cy ; ses soins me seront moins suspects que les miens, elle prendra toutes les précautions nécessaires, afin de pouuoir m'asseurer que vous avez reçu le portrait & les bracelets

que vous m'auez donnés : Je veux cependant que vous sçachiez que je me fens, depuis quelques jours, en estat de brûler, & de déchirer ces gages de vostre Amour, qui m'estoient si chers, mais ie vous ay fait voir tant de foiblesse, que vous n'auriés jamais crû que j'eusse peu deuenir capable d'une telle extrémité, je veux donc jouir de toute la peine que j'ay eüe à m'en separer, & vous donner au moins quelque dépit : Je vous aduoüe à ma honte & à la vostre, que ie me suis trouuée plus attachée que ie ne veux vous le dire, à ces bagatelles, & que i'ay senty que j'auois vn nouveau besoin de toutes mes reflexions, pour me défaire de chacune en particulier, lors mesme que ie me flattois de n'estre plus attachée à vous : Mais on vient about de tout ce qu'on veut, avec tant de raisons : Je les ay mises entre les mains de Dona Brites ; que cette resolution ma cousté de larmes ! Apres mille mouuements & milles incertitudes que vous ne connoissez pas, & dont ie ne vous rendray pas compte assurement. Je l'ay coniurée de ne m'en parler iamais, de ne me les rēdre iamais, quand mesme ie les demanderois pour les reuoir encore vne fois, & de vous les renuoyer, enfin, sans m'en aduertir.

Je n'ay bien connû l'excès de mon Amour que depuis que i'ay voulu faire to⁹ mes efforts pour m'en guerir, & ie crains que ie n'eusse osé l'entreprendre, si j'eusse pû prévoir tant de difficultés & tant de violences. Je suis persuadée que j'eusse senti des mouuemens moins desagreables en vo⁹ ayment tout ingrat que vous estes, qu'en vous quittant pour toufiours. I'ay éprouué que vous m'estiez moins cher que ma passion, & j'ay eu d'estranges peines à la combattre, apres que vos procedés iniurieux m'ont rendu vostre personne odieuse.

L'orgueil ordinaire de mon sexe ne m'a point aydé à prendre des resolutions contre vous ; Helas ! j'ay souffert vos mépris, j'eusse supporté vôtre haine & toute la jalousie que m'eust dōné l'attachement que vous eussiez peu auoir pour vn autre, j'aurois eu, au moins quelque passion à combattre, mais vostre indifference m'est insupportable ; vos impertinantes protestations d'amitié, & les ciuilités ridicules de vostre derniere lettre, m'ōt fait voir que vous auiez receu toutes celles que je vous ay écrites, qu'elles n'ont causé dans vostre cœur aucun mouuement, & que

cependant vous les auez luës : Ingrat, je suis encore assez folle pour estre au defespoir de ne pouvoir me flatter quelles ne soient pas venuës jusques à vous, & qu'on ne vous les aye pas renduës ; Le deteste vostre bonne foy, vous auois-je prié de me mander sinceremēt la verité, que ne me laissiez vous ma passion ; vous n'auiez qu'à ne me point écrire ; ie ne cherchois pas à estre éclaircie ; ne suis-je pas bien malheureuse de n'auoir pû vous obliger à prēdre quelque soin de me tromper ? & de n'estre plus en estat de vous excuser. Sçachez que je m'aperçois que vous estes indigne de tous mes sentimens, & que je connois toutes vos méchantes qualitez : Cependāt (si tout ce que j'ay fait pour vous peut meriter que vous ayez quelque petits égards pour les graces que ie vous demande) je vous coniure de ne m'écrire plus, & de m'ayder à vous oublier entierement, si vous me témoigniez foiblement, mesme, que vous auez eu quelque peine en lisāt cette lettre, je vo⁹ croirois peut-estre ; & peut-estre aussi vostre adieu & vōtre consentement me donneroient du dépit & de la colere, & tout cela pourroit m'enflamer : Ne vous meslez donc

point de ma conduite, vous renuerferiez, fans doute, tous mes proiets, de quelque maniere que vous vouluffiez y entrer ; je ne veux point ſçauoir le ſuccés de cette lettre ; ne troublés pas l'eſtat que ie me prepare, il me ſemble que vous pouuez eſtre content des maux que vous me cauſés (quelque deſſein que vous euſſiez fait de me rendre mal'heureuſe : Ne m'oſtez point de mon incertitude ; i'eſpere que j'en feray, avec le temps, quelque choſe de tranquille : Je vous promets de ne vous point hayr, ie me déſie trop des ſentimens violents, pour oſer l'entreprendre. Je ſuis perſuadée que ie trouuerois peut-eſtre, en ce pays vn Amant plus fidele & mieux fait ; mais hélas ! qui pourra me donner de l'amour ? la paſſion d'un autre m'occupera-t'elle ? La mienne a t'elle pû quelque choſe ſur vous ? N'éprouue-je pas qu'un cœur attendry n'oublie jamais ce qui l'a fait apperceuoir des trãſports qu'il ne connoiſſoit pas, & dont il eſtoit capable ; que tous ſes mouuemens ſont attachés à l'Idole qu'il s'eſt faite ; que ſes premieres idées & que ſes premieres bleſſures ne peuuent eſtre ny gueries ny effacées ; que toutes les paſſions qui s'offrent à ſon ſecours & qui

font des efforts pour le remplir & pour le contenter, luy promettent vainement vne sensibilité qu'il ne retrouve plus, que tous les plaisirs qu'il cherche sans aucune enuie de les rencontrer, ne seruent qu'à luy faire bien connoître que rien ne luy est si cher, que le souuenir de ses douleurs. Pourquoi m'avez vo⁹ fait connoître l'imperfectiõ & le desagrément d'un attachement qui ne doit pas durer eternellement, & les mal-heurs qui suiuent vn amour violent, lors qu'il n'est pas reciproque, & pourquoy vne inclinatiõ aueugle & vne cruelle destinée s'attachent-elles, d'ordinaire, à nous déterminer pour ceux qui seroient sensibles pour quelque autre.

Quand mesme je pourrois esperer quelque amusemẽt dans vn nouuel engagement, & que je trouuerois quelqu'un de bonne foy, j'ay tant de pitié de moy-mesme, que je ferois beaucoup de scrupule de mettre le dernier homme du monde en l'estat où vous m'avez reduite, & quoy que je ne sois pas obligée à vous ménager ; je ne pourrois me résoudre à exercer sur vous, vne vengeance si cruelle, quand mesme elle dependeroit de moy, par vn changement que je ne preuois pas.

Je cherche dans ce moment à vous excuser, & je cõprend bien qu'une Religieuse n'est guere aymable d'ordinaire : Cependant il semble que si on estoit capable de raisons, dans les choix qu'on fait, on deueroit plustost s'attacher à elles qu'aux autres femmes, rien ne les empesche de penser incessãment à leur passion, elles ne sont point détournées par mille choses qui dissipent & qui occupent dans le monde, il me semble qu'il n'est pas fort agreable de voir celles qu'on ayme, tousiours distraites par mille bagatelles, & il faut auoir bien peu de delicateffe, pour souffrir (sans en estre au desespoir) qu'elles ne parlent que d'assemblées, d'aiustements, & de promenades ; on est sans cesse exposé à de nouvelles jalousies ; elles sont obligées à des égards, à des complaisances, à des conuersations : qui peut s'asseurer qu'elles n'ont aucun plaisir dans toutes ces occasions, & qu'elles souffrent tousiours leurs marys avec vn extrême dégoust, & sans aucun consentement ; Ah qu'elles doiuent se défier d'un Amant qui ne leur fait pas rendre vn compte bien exact là dessus, qui croit aisément & sans inquietude ce qu'elles luy disent, & qui les voit

avec beaucoup de confiance & de tranquillité fuietes à tous ces devoirs : Mais je ne pretens pas vous prouver par de bonnes raisons, que vous deuez m'aymer ; ce sont de tres-méchans moyens, & j'en ay employé de beaucoup meilleurs qui ne mont pas reüssi ; je connois trop bien mon destin pour tâcher à le surmonter ; je feray mal-heureuse toute ma vie ; ne l'estois-je pas en vous voyât tous les iours, je mourois de frayeur que vous ne me fussiez pas fidel, je voulois vous voir à tous moments, & cela n'estoit pas possible, j'estois troublée par le peril que vous couriez en entrant dans ce Conuent ; ie ne viuois pas lors que vous estiez à l'armée, i'estois au desespoir de n'estre pas plus belle & plus digne de vous, ie murmurois contre la mediocrité de ma condition, ie croyois souuēt que l'attachement que vous paroissiez auoir pour moy, vous pourroit faire quelque tort, il me sembloit que je ne vous aymois pas assez, j'apprehendois pour vous la colere de mes parents, & j'estois enfin dans vn estat aussi pitoyable qu'est celuy où je suis presentement ; si vous m'eussiez donné quelques témoignages de

vostre passion depuis que vo⁹
n'estes plus en Portugal ; j'aurois
fait tous mes efforts pour en sortir,
je me fusse déguisée pour vo⁹ aller
trouuer ; hélas ! qu'est-ce que je
fusse deuenüe, si vous ne vous
fussiez plus souciée de moy, apres
que j'eusse esté en France ; quel
desordre ? quel égarement ? quel
cõble de honte pour ma famille,
qui m'est fort chere depuis que je
ne vous ayme plus. Vous voyez
bien que je cõnois de sens froid
qu'il estoit possible que je fusse
encore plus à plaindre que ie ne
suis ; & ie vous parle, au moins,
raisonnablement vne fois en ma
vie ; que ma moderatiõ vous
plaira, & que vous serez content de
moy ; je ne veux point le sçauoir,
je vous ay desia prié de ne
m'écrire plus, & je vous en
coniure encore.

N'avez vous jamais fait quelque
reflexion sur la maniere dont vous
m'avez traitée, ne pensez vous
iamais que vous m'avez plus
d'obligation qu'à perfonne du
monde ; je vous ay aymé comme
vne incensée ; que de mépris j'ay
eu pour toutes choses ! vostre
procedé n'est point d'un honneste
homme, il faut que vous ayez eu
pour moy de l'auesfion naturelle,
puis que vous ne m'avez pas

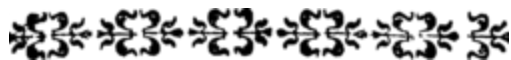
aymée éperduëment ; je me fuis
laissée enchanter par des qualitez
tres-mediocres, qu'avez vous fait
qui deult me plaire ? quel sacrifice
m'avez vous fait ? n'avez vous pas
cherché mille autres plaisirs ? avez
vous renoncé au jeu, & à la
chasse ? n'estes vous pas parti le
premier pour aller à l'Armée ?
n'en estes-vous pas reuenu apres
tous les autres, vous vous y estes
exposé follement, quoy que je vous
eusse prié de vous ménager pour
l'amour de moy, vous n'avez point
cherché les moyens de vous
establir en Portugal ? où vous
estiez estimé ; vne lettre de vostre
frere vous en a fait partir, sans
hesiter vn moment, & n'ay-je pas
sçu que durant le voyage vous
avez esté de la plus belle humeur
du monde. Il faut aduoüer que ie
suis obligée à vous haïr
mortellement ; ah ! ie me fuis
attirée tous mes mal-heurs : je
vous ay d'abord accoustumé à vne
grande passion, avec trop de bonne
foy, & il faut de l'artifice pour se
faire aymer, il faut chercher avec
quelque adresse les moyens
d'enflâmer, & l'amour tout seul ne
donne point de l'amour, vous
vouliez que ie vous aymasse, &
comme vous auiez formé ce
dessein, il n'y a rien que vous
n'eussiez fait pour y paruenir, vous

vous fussiez mesme resolu à m'aymer, s'il eut esté necessaire ; mais vous auez connu que vous pouuiez reussir dans vostre entreprise sans passion, & que vous n'en auiez aucun besoin, quelle perfidie ? croyés vous auoir pû impunement me tromper, si quelque hazard vous r'amenoit en ce pays, ie vous declare que ie vous liureray à la vengeance de mes parents. I'ay vécu long-temps dans vn abandonnement & dans vne idolatrie qui me donne de l'horreur, & mon remords me persecute avec vne rigueur insupportable, ie sens viuement la honte des crimes que vo⁹ m'auez fait commettre, & ie n'ay plus, hélas ! la passion qui m'empeschoit d'en connoistre l'énormité ; quand est-ce que mon cœur ne sera plus déchiré ? quand est-ce que ie seray deliurée de cét embarras, cruel ! cependant je croy que ie ne vous souhaite point de mal, & que je me resouderois à consentir que vous fussiez heureux ; mais cōmēt pourrés vous l'estre si vous aués le cœur biẽ fait ; je veux vous écrire vne autre Lettre, pour vous faire voir que ie seray peut-estre plus tranquille dans quelque tẽps ; que j'auray de plaisir de pouuoir vous reprocher vos procedés iniustes

après que ie n'en feray plus si
viuement touchée, & lors que ie
vous feray connoistre que ie vous
méprise, que ie parle avec
beaucoup d'indifference de vostre
trahison ; que j'ay oublié tous mes
plaisirs, & toutes mes douleurs, &
que ie ne me souuiens de vous que
lors que ie veux m'en souuenir. Je
demeure d'accord que vous auez
de grands aduantages sur moy, &
que vous m'avez donné vne
passion qui ma fait perdre la raison,
mais vous deuez en tirer peu de
vanité ; j'estois jeune, j'estois
credule, on m'auoit enfermée dans
ce conuēt depuis mon enfance, ie
n'auois veu que des gens
desagreables, je n'auois jamais
entendu les loüanges que vous me
donniez incessamment, il me
sembloit que je vous deuois les
charmes, & la beauté que vo⁹ me
trouuiez, & dont vous me faisiez
appercevoir, j'entendois dire du
bien de vous, tout le monde me
parloit en vostre faueur, vous
faisiez tout ce qu'il falloit pour me
donner de l'amour ; mais ie suis,
enfin, reuenüe de cét
enchantement, vous m'avez dōné
de grands secours, & j'aduoüe que
j'en auois vn extrême besoin : En
vous renuoyant vos lettres, je
garderay soigneusement les deux

dernieres que vous m'avez écrites,
& ie les reliray encore plus
souuent que ie n'ay leu les
premieres, afin de ne retomber
plus dans mes foibleſſes, Ah !
quelles me coûtēt cher, & que
i'aurois eſté heureuſe, ſi vous
euſſiez voulu ſouffrir que ie vous
euſſe touſjours aimé. Je connois
bien que ie ſuis encore vn peu trop
occupée de mes reproches & de
voſtre infidelité ; mais ſouuenez-
vous que ie me ſuis promiſe vn
eſtat plus paiſible, & que j'y
paruiendray, ou que ie prẽdray
contre moy quelque reſolution
extrême, que vous apprendrez ſans
beaucoup de déplaiſir ; mais ie ne
veux plus rien de vous, ie ſuis vne
folle de redire les meſmes choſes ſi
ſouuent, il faut vous quitter & ne
penſer plus à vous, ie croy meſme
que je ne vous écriray plus, ſuis-je
obligée de vous rendre vn compte
exact de to⁹ mes diuers
mouvements.

FIN.



E X T R A I T D V

Priuilege du Roy.

P A R Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 28. jour d'Octobre 1668. Signé par le Roy en son Conseil, MARGERET. Il est permis à CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire, de faire imprimer vn Liure intitulé, *Lettres Portugaises*, pendant le temps & espace de *cinq années* ; Et deffenses sont faites à tous autres de l'imprimer, sur peine de quinze cent liures d'amande, de tous dépens, dommages & interests, comme il est plus amplement porté par lefdites Lettres de Priuilege.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 4. Ianuier. 1669.

Les Exemplaires ont esté
fournis.

*Registré sur le Liure de la
Communauté des Marchands
Libraires & Imprimeurs de cette
Ville, suiuant & conformément à
l'Arrest de la Cour de Parlement
du 8. Avril 1653. aux charges &
conditions portées par le present
Priuilege. Fait à Paris le 17.
Nouembre. 1668.*

S O V B R O N , Syndic.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Susuman77
 - ThomasBot
 - Maltaper
 - Cunegonde1
 - Phe-bot
 - Ernest-Mtl
 - TptBot
 - Cantons-de-l'Est
 - Toto256
-

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)